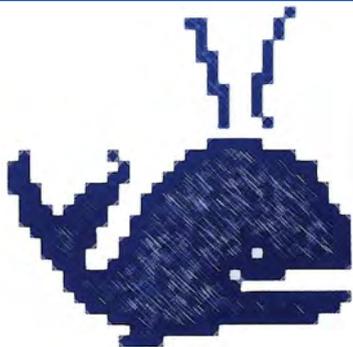


Les infos de la Baleine

Journal des adhérents de la Maison populaire



Fête de la ville, en page 12

N° 14
JUIN 2009

EDITO

Page 2 : Entretien avec la médiatrice du centre d'art

Page 5 : Impressions croisées de participants à l'atelier théâtre

Page 8 : Séraphine de Senlis

Page 9 : Découverte et pratique du rock

Page 11 : Du côté des commissions

En prenant la plume, pardon !, le clavier, j'ai le sentiment que je ne me suis pas adressée aux adhérents depuis bien longtemps. En effet, le précédent éditorial fut rédigé courant décembre 2008, alors que nous préparions l'Assemblée générale annuelle de janvier 2009. La moitié de l'année d'activité(s) s'est donc passée depuis ce dernier papier.

Ce silence – remarquable surtout après la période d'intense communication que nous avons connue depuis l'incendie de juillet 2008 – ne signifie pas que vos représentants aient cessé toute activité.

Tout d'abord, notre Assemblée Générale s'est tenue : l'assistance fut plus nombreuse que d'habitude.

Cette réunion, pendant laquelle Madame la Maire intervint longuement, fut animée et constructive.

Ensuite, Conseil d'administration et Bureau furent renouvelés . Nous avons également décidé qu'il y

aurait cinq commissions de travail, soit deux de plus que l'année précédente. Ces deux nouvelles sont :

- **la commission tarifs-vie démocratique**, sous la responsabilité de Régine Ciprut, également nouvelle vice-présidente,

- **la commission de la diffusion**, sous la responsabilité de Claire Pessin-Garric.

Ces deux nouvelles commissions ont commencé à travailler : vous en entendrez bientôt parler.

Je ne vais pas faire silence sur les trois autres commissions, dont j'ai l'habitude de vous entretenir :

La commission des bâtiments, désormais sous la responsabilité de Raymond Saunier

La commission convivialité et la commission communication-journal (responsable des infos de la baleine, comme vous le savez), ces deux dernières commissions sont sous la responsabilité de Rose-Marie Forcinal, dont je ne dirai jamais assez combien elle est importante pour notre Maison.

Les bâtiments ? me direz-vous, où en sommes-nous ?

D'après un responsable technique municipal haut placé, **la plus grande partie du bâtiment administratif sera réparée pendant l'été et devrait pouvoir être de nouveau utilisée début octobre**. La partie non réparable du bâtiment sera ultérieurement reconstruite.

Notre équipe permanente retrouvera ainsi courant octobre 2009 des conditions de travail quasiment normales.

Et la Maison populaire, dans tout ça ?

Un nouveau thème sera le fil conducteur de la prochaine saison. Vous en aurez connaissance avant la rentrée.

De même, de nouvelles initiatives touchant à la communication seront lancées en septembre.

Pour mieux vous connaître, une enquête par sondage a été effectuée fin mai auprès d'un panel d'adhérents de l'année 2008-2009. Merci de lui faire le meilleur accueil et de répondre aussitôt.

Bonne fin d'année d'activité(s) !

Marie-Thérèse CAZANAVE, Présidente de la Maison populaire

ENTRETIEN AVEC LA MEDIATRICE DU CENTRE D'ART

En 1995, Annie Agopian, directrice de la Maison populaire, ouvre le centre d'art Mira Phalaina. Quatorze années après, il s'est fait une place dans le milieu de l'art contemporain : sa notoriété dépasse notre département et notre région.

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui de la médiatrice du centre d'art qui travaille en étroite collaboration avec Annie Agopian, directrice de l'association.

Entretien avec Emmanuelle Boireau, Chargée des publics et de la diffusion du centre d'art.



Emmanuelle Boireau lors d'une visite de l'exposition avec un centre de loisirs

Journal : Pourquoi la création d'un poste de médiation culturelle pour le centre d'art ?

Emmanuelle : Fondée sur les principes de l'éducation populaire, la Maison populaire a lancé plus de 100 ateliers de pratiques amateurs depuis le début de son histoire, il y a quarante ans. Elle a développé des programmes de diffusion culturelle : le cinéma avant l'ouverture du Méliès, la salle de concerts, l'espace culture multimédia, et aussi un lieu d'expositions d'art contemporain. Ce lieu culturel pluridisciplinaire qu'est la Maison populaire est un réel vivier de création artistique et de partage avec les publics. La création contemporaine n'est cependant pas facile d'accès de prime abord, appréhender et comprendre l'art contemporain (et l'art de manière générale),

demande une démarche de curiosité et l'envie de dépasser certains a priori, et parfois d'accepter le trouble qu'il produit. Ce sont d'ailleurs les raisons qui ont permis l'apparition de nouveaux métiers de l'art, ceux de la médiation et de la communication culturelle. La création, il y a deux ans, d'un poste de chargée des publics dédié au centre d'art a permis de faciliter cette rencontre de l'œuvre par le public. Il s'agit donc davantage de développer la notion de service public que d'une « logique d'entreprise ». La mission du médiateur n'est pas le chiffre ou le rendement comme dans une entreprise, ses missions sont d'ordre symbolique. Il s'agit d'accompagner l'accès à l'œuvre par un travail dans la durée avec le visiteur, et, de discussions en échanges, faire en sorte qu'il devienne un amateur, c'est-à-dire celui qui aime, cherche, s'informe, questionne et discute.

J : Quel cursus vous a amené à travailler dans le monde de l'art ?

E : Après mon baccalauréat option histoire de l'art, j'ai entrepris une licence d'histoire de l'art à la faculté de Tours. À l'issue d'un concours national, j'ai intégré l'université de Rennes, où j'ai complété ma formation par une maîtrise de Sciences et techniques des métiers de l'exposition, spécialité art contemporain, formation universitaire et professionnelle au métier de commissaire d'exposition (on dit aussi « curateur »). Il n'existait à cette époque que trois formations de ce type en France dont deux universitaires, les formations dites « curatoriales » fleurissent aujourd'hui. À l'issue de ces deux années de maîtrise, la réalisation d'une exposition, de son catalogue et après plusieurs stages, j'ai intégré le centre d'art en tant que stagiaire avant la création d'un poste pérenne grâce au dispositif « emploi-tremplin » de la région Ile-de-France. Le centre d'art est un lieu que j'ai choisi pour son mode de fonctionnement et la qualité de sa programmation. L'invitation chaque année d'un nouveau commissaire d'exposition en résidence engendre une diversité des expériences menées sur la conception et la forme de l'exposition, une vision toujours renouvelée de l'art d'aujourd'hui.

J : L'expression « art contemporain » est habituellement utilisée pour désigner les pratiques et réalisations, ainsi que les musées, institutions, galeries montrant les œuvres. En réalité, il faudrait nuancer cette idée : l'art contemporain proprement dit commence en 1945. À partir de 1972, certains parlant à tort d'« art actuel » ou d'« art vivant » marquent une scission avec le pluralisme. La notion de contemporain est à la fois une notion historique et temporelle. Elle signifie la simultanéité entre deux choses. Est contemporain, ce qui est dans le même temps que le sujet. L'art contemporain est l'art de ce qui se fait aujourd'hui. Mais appliquée à l'art, cette notion, sans perdre son caractère historique, revêt un caractère esthétique.

Ce caractère devient polémique, puisque les acteurs n'ont pas le recul nécessaire pour effectivement apprécier les œuvres. La notion d'art contemporain ne doit pas être prise uniquement au sens chronologique, car il est bien entendu que toutes les productions contemporaines n'appartiennent pas à celui-ci. Il y a de nouveaux critères qui permettent de définir ce qu'est l'art aujourd'hui. Il est à mon sens, la transgression du passé. Il veut affirmer son indépendance face à l'art moderne et met fin en quelque sorte à celui-ci. La difficulté réside, pour le profane, dans le fait que les termes « moderne » et « contemporain » peuvent être dans le langage courant considérés comme synonymes, alors que dans le langage des historiens, les termes « moderne » et « contemporain », correspondent à des époques précises. La plupart des ouvrages, lorsqu'ils évoquent l'art contemporain, traitent de la période qui débute en 1945 et va jusqu'à nos jours, avec le déplacement d'une scène médiatisée de Paris vers New-York. Aussi pourriez-vous donner votre définition ?

E : Je ne peux définir l'art contemporain, pas plus que l'art en général, car définir serait circonscrire, la définition serait forcément réductrice. Il n'y a pas une vérité sur l'art de même qu'il n'y a pas une mais des histoires de l'art. Historiquement, l'époque moderne commence à la Renaissance, mais lorsque l'on parle d'art moderne, on désigne plutôt l'art du XX^{ème} siècle. Pour avoir un repère : en général est contemporain ce qui ne remonte pas à plus d'une génération, c'est à dire 30 ans. La frontière entre art moderne et art contemporain se situe pour moi aux années 1980 avec le « moment théorique » du postmodernisme. La course à la nouveauté caractéristique du modernisme n'est plus de mise, les artistes ont alors une relation décomplexée avec le passé. La critique emploie à cette époque les termes de « citation », « appropriation » ou « copie ». Les artistes manipulent librement des éléments d'époques variées, ces œuvres sont en quelque sorte anachroniques. Ces éléments issus d'une vaste culture commune sont actualisés, produisant des objets « temporellement impurs ». Ce « moment théorique » du postmodernisme, apparu dans les années 1980, a été relativisé, non sans humour, par Marc Alizart dans son article *Nous n'avons jamais été postmodernes* : « il est tentant, après avoir reconnu que nous n'avons jamais été « modernes », de dire aujourd'hui que nous ne sommes déjà plus postmodernes, ou, ce qui revient au même, que nous n'avons jamais cessé de l'être. En un sens, le postmodernisme est plus ancien que le postmodernisme ». Plus de 20 ans après le postmodernisme, cette pratique de l'anachronisme est toujours très présente dans l'art contemporain, mais les artistes ne se contentent plus aujourd'hui de citer des périodes ou des œuvres antérieures dans l'histoire de l'art, ils mixent aussi dans leurs œuvres des éléments de l'environnement quotidien contemporain non liés à l'art. Par exemple dans l'exposition *Un plan simple 1/3 (Perspective)*, l'œuvre de Jérémie Gindre *La voie (Stonehenge 4a+)* (2006) est constituée de 90 prises de grimpe en résine. Ces objets et matériaux contemporains non dédiés à l'art sont destinés au loisir sportif de l'escalade, l'artiste les utilise ici pour reproduire le plan du site mégalithique néolithique de Stonehenge (qui signifie «pierres suspendues»)...

J : Vous situez le début de l'art contemporain dans les années 1980 avec l'arrivée du postmodernisme, mais ne peut-on pas aussi le situer beaucoup plus tôt dans l'histoire de l'art, à l'apparition des ready-made de Marcel Duchamp (1887-1968), ce complice de Man Ray et des surréalistes, invétéré joueur d'échecs, auteur de la boîte en valise ou musée portatif, précurseur du happening et de l'art conceptuel des années 1960, marque de son empreinte tout l'art du XX^{ème} siècle. Profondément enracinée dans l'imaginaire du XIX^{ème} siècle, son œuvre n'en ébranle pas moins dans ses fondements une tradition artistique séculaire. La ligne de démarcation, traditionnellement maintenue entre l'art et la vie, se voit en permanence transgressée. Étendue par celui-ci à l'ensemble de son emploi du temps, la fonction artistique cesse d'être spécialisée. Il prend par ailleurs ses distances vis-à-vis d'une peinture qu'il qualifie de « rétinienne », trop systématiquement rattachée selon lui à la sensation, utilisant des matériaux nouveaux ou incongrus (le verre, l'air, la lumière, le caoutchouc, mais aussi l'espace, la vitesse et le langage). Quelle importance accordez-vous à l'œuvre de Marcel Duchamp dans la genèse de l'art contemporain ?

E : Les ready-made de Marcel Duchamp au début du XX^{ème} siècle, tout comme l'invention de la photographie au XIX^{ème} sont les deux révolutions qui ont complètement redéfini l'art en repoussant ses frontières. L'arrivée de la photographie a bousculé la notion de représentation. Si la figuration, l'imitation du réel n'est plus la finalité, qu'est ce que l'art et que devient la représentation ?



1 *Nous n'avons jamais été postmodernes*, Marc Alizart, in *ArtPress* n° 292, dossier esthétique, septembre 2003, p.34-38

L'art va plus loin que la virtuosité du trait, c'est une forme de langage, on peut le considérer comme un message traduit par un médium, même si la traduction n'est pas littérale. Représenter c'est "re" présenter, présenter à nouveau, représenter d'une autre manière, dans un autre contexte... C'est ce que fait Marcel Duchamp avec ses ready-made, par exemple lorsqu'il renverse un urinoir, l'expose dans un contexte artistique, lui donne le titre *Fontaine* et le signe (d'un pseudonyme), l'objet quotidien trivial devient sculpture et atteint le statut d'œuvre d'art. Ce geste est en effet à l'origine de l'art contemporain en ce qu'il commence l'époque de « l'art pour l'art », c'est-à-dire l'art qui parle de l'art, l'œuvre qui n'a d'autre référence que l'art lui-même et sa définition, un art théorique en somme. L'art c'est penser avec des formes, des couleurs, des matières, des objets, de manière à faire sens. Aussi, les objets et matériaux de la vie quotidienne introduits par Duchamp dans le champ de l'art, les ready-made (objets « déjà faits ») font sens à travers leur pouvoir d'évocation pour celui qui regarde. L'objet est porteur de symboles, de souvenirs personnels, de sa valeur d'usage, de son histoire, de sa place dans la société... Comme dans une phrase, telle couleur associée à tel objet et tel objet à tel autre etc. constituent ensemble une syntaxe. Le ready-made a ainsi permis l'apparition de l'assemblage puis de l'installation comme médium de l'art. Avec Duchamp c'est l'idée, le discours, la théorie qui deviennent prépondérants. Il annonce ainsi l'art conceptuel des années 1970. Le geste de Duchamp a aujourd'hui 100 ans et pourtant il continue de dérouter de nombreux visiteurs, tout comme l'art conceptuel et l'art contemporain qu'il a engendrés.

J : L'abstraction est aussi un moment de l'histoire de l'art du XXème siècle qui est toujours incompris du grand public. Je pense à l'œuvre de Pierre Soulages par exemple. Proche du style abstrait de Hans Hartung avec une palette restreinte dont les effets de clair-obscur sont perceptibles, y compris en transparence. D'emblée, Soulages a choisi l'abstraction, car il dit ne pas vouloir passer « par le détour de la représentation... Je ne représente pas, dit-il, je présente, je ne dépeins pas, je peins ». Ses tableaux font beaucoup appel aussi à des mini-reliefs, des entailles, des sillons dans la matière noire qui créent à la fois des jeux de lumière et de... couleurs. Car, ce n'est pas la couleur noire elle-même qui est le sujet de son travail, mais bien la lumière qu'elle révèle et organise : il s'agit donc d'atteindre un au-delà du noir, d'où le terme d'« outre noir » utilisé pour qualifier ses tableaux depuis la fin des années 1970. Ses toiles géantes, souvent déclinées en polyptyques, ne montrent rien qui leur soit extérieur, ni ne renvoient à rien d'autres qu'elles-mêmes. Devant elles, le spectateur est assigné frontalement, englobé dans l'espace qu'elles sécrètent, saisi par l'intensité de leur présence, mais qui force à l'intériorité et à la méditation. Que pensez-vous de Pierre Soulages ?



E : Cette couleur noire me fait penser aussi à l'œuvre de Kasimir Malévitch qui elle aussi marque fortement l'histoire de l'art du XXème siècle. Il s'agit d'un *Carré noir sur fond blanc*, un des tout premiers monochromes. Dit aussi *le Quadrangle noir*, ce carré noir, dont aucun angle ne fait 90°, est emblématique du mouvement du suprématisme qui annonce lui-même le minimalisme des années 1970. Un univers absolu qui s'intéresse à l'origine même de l'existence, au « *zéro des formes* » comme source de l'Être. « Quand disparaîtra l'habitude de la conscience de voir dans les tableaux la représentation de petits coins de la nature, de madones ou de Vénus impudiques, alors seulement nous verrons l'œuvre picturale. Je me suis transfiguré en *zéro des formes* et je me suis repêché du trou d'eau des débris de l'art académique », écrit-il alors. Il poursuit ensuite ses recherches sur les formes et les couleurs dans la série *Carré blanc sur fond blanc*, en 1918, c'est une synthèse et un monochrome pur. La construction géométrique se distingue à travers les tonalités du blanc et le toucher du peintre reste perceptible, les formes apparaissent par les différences de matité. *Le Quadrangle* fut exposé en hauteur, dans un angle de la pièce, cette place est ce que l'on appelle le « beau coin » orthodoxe, l'endroit où étaient exposées les icônes russes. Le côté spirituel de la toile est ainsi explicitement revendiqué. Il cherche à faire de la toile le lieu de la révélation de l'absolu, d'une luminosité pure, une porte vers une quatrième dimension.

J : On a souvent déploré, au XX^{ème} siècle, la disparition des savoir-faire, la perte du métier et le caractère de plus en plus bâclé de certaines œuvres (De Chirico dixit). Il convient cependant de remarquer qu'il s'est produit corrélativement un déplacement des savoir-faire sur les marges. De plus en plus, on a affaire à un créateur concepteur entouré d'aides et de collatéraux, corps de métier détenant les savoir-faire nécessaires à la mise en œuvre du projet. Entre l'artiste et son œuvre, de plus en plus d'intermédiaires interviennent. La complexité croissante des matériaux et des techniques, fait que la somme des connaissances et des savoir-faire, nécessaires à la production de certaines oeuvres, appelle les compétences de divers corps de métiers. Croyez-vous qu'aujourd'hui il y ait eu une certaine perte de savoir-faire ?

E : La question de l'esthétique est ici primordiale, les artistes connaissent toutes les techniques et médium qui sont à leur disposition, des plus anciennes aux plus contemporaines. Le choix de la technique, du médium employé dépend du projet, de la démarche, de l'intention mise dans chaque œuvre. Picasso connaissait la technique du dessin académique sur le bout des doigts, il a choisi une démarche différente de déconstruction de la forme et de recherche picturale. Il a inventé, renouvelé et fait avancer l'histoire de la peinture en affirmant la planéité de la toile. Finalement qu'est ce qu'une peinture sinon un ensemble de couleurs et de matières dans un certain ordre assemblées sur un plan. Aussi quel sens y a-t-il aujourd'hui pour un artiste, à utiliser la technique du dessin académique, plutôt que la vidéo, la photo ou l'installation ? Utiliser la représentation perspectiviste, illusionniste, issue de l'art romain et qui a vu son apogée à la Renaissance, n'a de sens que dans une démarche de citation ou d'anachronisme, l'œuvre contiendrait alors un propos historique. Tous les médium sont possibles à utiliser, le problème est le choix de ce médium, la question est pourquoi ce choix ? C'est toute la pertinence d'une œuvre. De plus, les artistes continuent aujourd'hui comme depuis toujours à soigner la facture et la finition de leurs pièces. Certains dessins contemporains sont d'une maestria déconcertante et certains artistes travaillent les savoir-faire artisanaux avec une grande virtuosité. La question des assistants d'artistes ou des prestataires artisans ou industriels qui réalisent certaines commandes pour eux est intéressante car cela questionne la notion d'auteur. Qui est l'auteur, celui qui a l'idée, qui dessine les plans, qui choisit les matériaux, la technique et le prestataire qui va réaliser l'objet ; ou bien ce prestataire lui-même car c'est sa main ou sa machine qui a de facto réalisé l'objet ? L'artiste fait évidemment autorité. Un exemple, la Maison populaire a produit, il y a quelque temps, une série d'œuvres de l'artiste Franck Scurti, des masques africains en plastique blanc thermoformé. Ces pièces ont été réalisées par un prestataire industriel selon les demandes précises de l'artiste. Le choix de ce processus de production de l'œuvre fait sens avec le propos de l'artiste sur la copie, la reproduction sérielle des masques traditionnels devenus objets de consommation de masse...

J : Après ce succinct survol de l'art contemporain, parlez nous de vos activités à la Maison populaire.

E : J'accompagne les visiteurs individuels dans leur découverte de l'exposition, j'organise des visites pour des groupes extérieurs, des associations telles que l'AFTAM, la Maison des femmes, Lounès Matoub, etc. Je développe aussi des projets pédagogiques pour les scolaires et les centres de loisirs élémentaires. Dans le cadre des expositions du centre d'art, je propose aux classes une visite de l'exposition suivie d'un atelier de pratique artistique en lien avec l'exposition. J'organise aussi des expositions à but pédagogique en partenariat avec des collections publiques, le FRAC et le FDAC (Fonds régional et fonds départemental d'art contemporain), par exemple les trois expositions annuelles *Une œuvre à soi* qui ont lieu dans le petit salon situé au premier étage de la Maison populaire (salle Joris Ivens). Dix classes, de la maternelle au BTS, participent à ce projet et bénéficient de conférences autour des œuvres présentées, choisies préalablement par les enseignants. La dernière exposition de cette saison, *Micro-macro* était présentée jusqu'au 8 avril. Une autre exposition se déroule au Lycée Jean Jaurès, c'est un projet de classe, les élèves partent de l'exposition du centre d'art pour en présenter une autre dans l'établissement scolaire. Ils découvrent ainsi les métiers de l'exposition, commissariat, communication, régie, médiation... L'exposition intitulée *À double entrée* est présentée au lycée jusqu'au 15 mai. J'organise aussi 6 conférences *Art in vivo* autour de l'art contemporain et des expositions du centre d'art chaque saison. Je m'occupe aussi de la communication, diffusion, relations presse du centre d'art et je coordonne un secteur d'activités de pratiques amateurs de la Maison populaire : le secteur corporel et sportif !

J : S'il fallait donner deux conseils à quelqu'un qui est réticent à l'art d'aujourd'hui, lesquels donneriez-vous ?

E : **Apprendre à regarder et prendre son temps.**

Serge D. ANCEAU

Emanuelle Boireau organise une visite commentée du centre d'art chaque vendredi à 19h et est aussi disponible à la demande, sur rendez-vous.

Impressions croisées de participants à l'atelier Théâtre

" Le bonheur de donner des cours de théâtre "

Cela fait longtemps que je vois évoluer, dans mes cours, des adultes qui se prêtent au « jeu » théâtral. Je les vois à leurs débuts, essayant d'affronter leurs peurs et leurs timidités avec tant de courage. Puis, les cours avançant, ils se libèrent de plus en plus et s'amuse à « délirer » ensemble ! Oui, c'est un grand bonheur ! Au début de l'année, je me tiens à des exercices qui permettent tout d'abord de se détendre, d'apprendre des techniques de jeu et de développer son imagination et peu à peu je donne plus de place à l'improvisation et à la direction d'acteur.

La difficulté pour tout professeur, c'est de faire comprendre qu'à un certain moment de l'année, on se doit d'être présent et que si quelqu'un manque, c'est comme si une pièce du puzzle manquait. La nécessité de la réalisation d'un spectacle me semble plus qu'évidente, surtout que dans ce cours il y a une bonne partie de débutants. Une fois qu'ils se sont confrontés au stress, à l'excitation de l'arrivée de la date fatidique et SURTOUT ... aux spectateurs... ils en redemandent !!!! Tant qu'on n'est pas passé devant un public, on ne peut pas savoir ce que « Jouer » vraiment, veut dire. La magie des répétitions est très différente de celle qui s'opère devant un public.

Emmanuelle Mouque-Raggi, professeur de théâtre.



Le " Terrible six heures du lundi soir "

C'est avec un plaisir extrême (le mot n'est pas exagéré) qu'arrive le " Terrible six heures du lundi soir "... Il est là, tapi à la Maison populaire, et attend que viennent ses victimes afin de les dévorer du plaisir de jouer.

« Jouer » dans tous les sens du terme. Avec nos différences, nous venons nous distraire, essayer de faire du théâtre sans difficulté, nous adonner à un jeu et imiter. C'est M'sieur Robert qui le dit ! Nous venons donc jouer avec les autres, en essayant de nous jouer du regard de l'autre et, surtout, de notre propre jugement. Et c'est là une tâche bien ardue !

C'est un peu la vie ce " Terrible six heures du lundi soir " : nous faisons des choses ensemble, nous essayons de nous améliorer, nous évitons de juger et de nous juger, nous nous amusons. Nous nous rencontrons.

Nous prenons du plaisir pendant ces deux heures et demie en oubliant tout le reste et nous vivons autre chose. Nous apprenons ainsi à être « autre », pas à la façon des personnages de Tonino Benacquista dans " Quelqu'un d'autre ", mais juste l'espace d'un cours. Et nous nous étonnons d'être capables de le faire.

Emmanuelle Mouque-Raggi, notre professeur, est une rassembleuse car, finalement, le lundi soir, nous nous retrouvons pour partager un moment de bonheur. Et certains exercices pourraient laisser croire à un curieux qui passerait son nez par la porte de l'Argo'notes qu'elle est le gourou d'une secte...la secte du " Terrible six heures du lundi soir " !!!

(Le Terrible six heures du Soir, album de Christophe Honoré et Gwen Le Gac, 2008, éditions Actes Sud Junior).

Anna

Jouer, ce n'est pas faire semblant, mais faire passer aux autres des émotions et des sentiments par le corps, les expressions et la voix. Jouer, c'est d'abord un travail sur soi, une plongée dans son propre vécu, son propre imaginaire et ses représentations.

Et puis c'est un travail avec les autres, être à l'écoute de ses partenaires, créer un groupe qui a sa propre existence.

Enfin jouer, c'est avant tout un jeu, du plaisir, de l'excitation, du risque et ça ne marche pas à tous les coups. Et tout ça pour arriver à un vrai spectacle qui a été pour moi une véritable révélation où plus rien n'existe que ce personnage auquel on prête son corps, sa voix en face des réactions du public.

Martine

Le théâtre m'a apporté entre autres choses une plus grande confiance en moi face à un groupe. Par exemple, une amie avec laquelle je danse souvent la salsa a voulu que je fasse une démonstration à sa famille. Je l'ai fait alors que j'en aurais été bien incapable quelques mois auparavant.

Le théâtre me suit partout, à la maison, au travail et pendant mes autres loisirs. Il fait partie intégrante de ma vie aujourd'hui.

Samir

Faire du théâtre à la Maison pop, c'est un éveil au lâcher prise!

Depuis septembre 2008, le lundi est devenu un jour particulier dans ma vie. C'est un jour où je sais qu'après le boulot, ça sera ma récré, un moment rien qu'à moi d'une totale liberté (même si je le partage avec d'autres personnes pendant le cours et que pour l'instant, je ne me sois pas encore complètement lâchée, mais ça vient petit à petit).

Je sais que pendant 2h30, ça va être un festival de sensations fortes où se mélangeront la détente, l'amusement, l'angoisse; ce sera la porte ouverte à l'imaginaire, la folie douce, la créativité, l'improvisation, la simulation ...

Un moment où l'on peut devenir "qui" et "ce que" l'on veut, pour peu qu'on arrive à oublier qui on est vraiment. Et parfois, quand le cours est fini, qu'on redevient soi-même (moi je n'y arrive pas toujours!) on s'organise pour prolonger ce moment, pour continuer à partager des choses ensemble, et pour ça, toutes les occasions sont bonnes!!! Et c'est comme ça que des amitiés se créent, qu'on apprend à mieux se connaître, et qu'enfin, chaque lundi, on y revient avec encore PLUS d'envie.

Natalia

Le théâtre en atelier, c'est un ensemble de rencontres et souvent de belles rencontres, une façon de s'exposer sans être jugé, d'où un sentiment de liberté. C'est la possibilité de travailler sans limite d'âge, de travailler avec ses mains, ses pieds, le haut et le bas.

Jean Philippe

Pour moi faire du théâtre, c'était d'abord apprendre des textes pour faire bouger les neurones et éviter de rencontrer Alois Alzheimer. Bien sûr, comme tout le monde, c'était aussi jouer des personnages surtout de ceux que l'on n'ose pas être dans la vie : l'affreux jojo, la mégère apprivoisée, l'intellectuelle pédante...

Aussi, quelle ne fut pas ma surprise en arrivant à l'atelier du lundi soir, de me voir demander d'interpréter la poule..... Bon pourquoi pas, mais... la tasse ..rempliesans sa soucoupe ou bien le parapluie ...et ouvert s'il vous plait ! Faut une sacrée dose d'imagination, surtout quand cela est suivi de l'imitation du ver de terre... A part en dissection au lycée, je fuis ce genre de bébête.

Et là, j'ai compris que le théâtre était un véritable sport et que la première chose c'était de rechercher les sensations au travers de son corps et de sa voix. Parce qu'il faut aussi donner du son à toutes ces évocations.

Le maître mot : s'écouter pour aller dans une direction.

Mais ce n'est pas tout, par la suite il a fallu imiter son partenaire « en miroir » et là c'est l'autre que l'on doit écouter. Il faut lui obéir, on devient sa chose, il vous manipule, jusqu'au désagrément quelquefois, mais dans le rire et la bonne humeur.

Vient ensuite la période des masques, et c'est époustouflant : on peut tout faire puisque l'on ne possède plus de visage. Quel plaisir de pouvoir être la petite fille que je ne suis plus et d'un genre qui n'a jamais été le mien ! Je me suis inventé une nouvelle vie.

Un autre moment très joyeux ce sont les « impros », on ne sait jamais vers quelle loufoquerie on chemine et ce qui va arriver. Il faut toujours redresser la barre et ce n'est guère simple.

Enfin récompense suprême : on a choisi sa scène et son rôle pour le spectacle final. Le stress est là, il faut apprendre et déclamer dans toutes les positions pour le vaincre un peu : en vélo, pendant sa gym, en faisant la vaisselle et même..... mais je n'en dirai pas plus : Imaginez !!

Comme si le ridicule n'avait pas atteint son maximum, il reste à Emmanuelle à nous mettre en scène et là...

Sacré travail, tout s'éclaircit, l'incohérence devient cohérente, les événements disparates s'enchaînent naturellement : C'est vraiment une pièce écrite pour nous ! Quel talent !

Enfin le nirvana est atteint à La Représentation. Avant c'est l'apnée, l'angoisse, les tremblements et après... le bonheur, l'amitié, le défoulement sous les applaudissements et les compliments des spectateurs. Yes, we can !!!

Françoise



Alors, cette année, C'est " MEA Pellicule PAS...Car c'est du théâtre " .

Venez nous voir le **dimanche 20 juin à 20h30 à l'Argo'notes**, c'est, je le répète un vrai **BONHEUR !!!**

Emmanuelle Mouque-Raggi, réalisatrice

Séraphine de Senlis

La peintre Séraphine Louis, dite Séraphine de Senlis, ville médiévale de l'Oise, a été doublement honorée cette année. Un film de Martin Provost, « Séraphine », raconte l'essentiel de sa vie. Elle y est magnifiquement incarnée par Yolande Moreau . Ce film a été récompensé par sept trophées aux derniers Césars. Dans une exposition au musée Maillol, dix-sept de ses toiles ont été présentées jusqu'au 20 mars dernier.

Séraphine est née à Arsy dans l'Oise, en 1864, comme Camille Claudel. Elles eurent la même destinée, féconde et tragique. Orpheline de mère à un an et de père à sept, élevée par sa sœur, elle a été bergère, puis placée comme bonne à tout faire dans un couvent, puis en 1901 dans des maisons bourgeoises de Senlis. Très pieuse et solitaire elle s'adresse à la Vierge en disant : « ma mère qui êtes aux cieux ». Là est sa vraie famille.

Elle se met en peinture vers 42 ans sur une injonction venue du ciel « Séraphine tu dois te mettre à dessiner ». « Si vous saviez comme c'est beau quand elle vient » dit-elle. Elle peint sans repos dans de longues conversations avec la Vierge Marie, comme dans un embrasement, dans une extase mystique. Le jour, elle travaille chez les autres : « mon travail noir », et la nuit, elle peint, dévorée par une nécessité intérieure, comme tous les grands peintres, d'ailleurs. Elle a toujours gardé une passion pour la nature : plantes, fleurs, lumière constituent l'univers de son œuvre. Peinture sacrée, mystique et pleine de vitalité. Matières riches, sensuelles, sur d'immenses toiles. Elle n'a jamais appris de personne. Elle concocte elle-même ses couleurs : du Ripolin, des huiles saintes de l'église, diverses matières, ses secrets. Seule, elle a inventé et transformé en chef d'œuvre son univers imaginaire habité par une étrange vitalité. **L'exposition – dit le dépliant – « apporte à notre connaissance son art étrange, inquiétant, et splendide où, avec quelques fleurs et fruits, on invente le monde ».**



Séraphine, dotée d'une immense énergie, indifférente au qu'en dira-t-on, faisait partie des figures familières et originales de cette petite ville, moquée par certains, aidée par quelques-uns.

En 1912, Wilhelm Uhde, critique d'art et collectionneur, découvre les œuvres de Séraphine, sa femme de ménage. **Il est le premier à porter un vrai regard sur son œuvre.** Il l'encourage, montre ses toiles, les vend. En 1914, il doit repartir en Allemagne, Séraphine survit solitaire dans Senlis vide et désolée. Sa peinture la protège peut-être alors du monde. A partir de 1925, elle n'a plus besoin de ses « travaux noirs » de domestique pour survivre. En 1927, une exposition à Senlis, lui permet de renouer avec Uhde et lui apporte notoriété dans sa ville même, et surtout dans le monde des collectionneurs : quatre de ses œuvres explosent véritablement au milieu de centaines d'aimables peintures.

Séraphine peint énormément. Ses œuvres sont vendues partout. Elle devient riche, se sait connue et son comportement commence à surprendre par une folie des grandeurs manifestée par des achats nombreux et somptueux. Puis, nouveau choc pour elle, la crise de 1929 marque l'arrêt de la vente de ses œuvres. La notoriété et l'argent qui l'ont grisée ont-ils épuisé sa création ? Lorsque sa production artistique se tait, Séraphine est envahie par la folie. Le délire explose en 1931 .Elle est internée en 1932 à Clermont-sur-Oise. On diagnostique une psychose chronique, on dirait maintenant psychose schizophrénique. Elle ne peindra plus jamais et

mourra à 78 ans, en 1942, une très sombre période où des milliers de malades internés sont morts de faim.

Comment Séraphine est-elle passée de l'originalité au délire envahissant qui a détruit sa création? La peinture, pour Séraphine aurait-elle été thérapeutique, a-t-elle retardé le délire ? A-t-elle constitué une esquisse de solution ? La peinture de Séraphine est une œuvre comparable dans sa hardiesse à celle de Camille Claudel, internée elle aussi très longtemps, la première d'un milieu très modeste, la seconde d'une famille aisée d'artistes et écrivains. On peut assimiler la peinture de Séraphine à l'art brut. Cette expression a été inventée en 1945 par le peintre Jean Dubuffet et désigne les œuvres réalisées par des individus sans culture artistique, hors des normes et conventions artistiques.

L'art brut se caractérise par l'utilisation fréquente de matériaux a priori non artistiques. Il exprime la spontanéité, entretient une relation de proximité avec l'art des marginaux, l'art des "fous", des médium, ainsi qu'avec les productions des enfants avant l'apprentissage des codes de représentation.

Mais comme aurait encore dit Dubuffet, peintre et collectionneur d'art brut : « il n'y a pas plus d'art des fous que d'art des malades du genou ». Celui-ci a confié sa collection d'art brut au musée « La collection de l'art brut à Lausanne ».

Un collectionneur passionné d'art brut, Bruno Decharme a créé une association ABCD et ouvert une galerie, 12 rue Voltaire à Montreuil. Des expositions s'y tiennent régulièrement.

A la halle Saint Pierre, 2 rue Ronsard, Paris, métro Anvers, des expositions régulières présentent des artistes et des collections d'art brut.

Monique Dubost

Cet article est fortement inspiré du livre « Séraphine » de Françoise Le Cloarec, psychanalyste et peintre. Editions Phoébus, 2008.

Découverte et pratique du rock à la maison populaire

Depuis septembre 1999, la Maison populaire propose de découvrir et de pratiquer le rock. Ces cours sont animés tous les jeudis soir par Muriel et Philippe.

Comment apprend-on à danser le rock?

Apprendre à danser le rock, c'est apprendre un peu de technique : le pas de base, la tenue, mais c'est surtout apprendre la communication entre partenaires : le rock est une danse de couple et le dialogue se fait par l'apprentissage du guidage et de l'écoute. Les cours proposés permettent de progresser ludiquement à travers des chorégraphies dont les passes se complexifient avec les mois et les années de pratique. Cependant, pour s'améliorer, les cours ne suffisent pas : il faut prendre du plaisir et pratiquer.

Un élément essentiel de la méthode pédagogique est le changement de partenaires, que l'on vienne seul ou en couple : garder toujours le même partenaire, c'est prendre ses défauts et lui donner les nôtres. Au delà de ce simple fait, ceci force le brassage : les personnes participant aux cours se rencontrent, apprennent à se connaître plus vite. Au final cela crée une dynamique de groupe, et l'on finit par se donner régulièrement rendez-vous dans des lieux de danse parisiens pour pratiquer ensemble hors du cadre du cours. Dans le mot "populaire", il y a le côté "mélange", le côté "partage" auquel on donne tout son sens.

Un autre élément essentiel de la méthode pédagogique est la cohérence du groupe. Contrairement à des écoles de danse, la Maison populaire n'a pas pour vocation l'émergence de compétiteurs. Sa vocation est plutôt de faire progresser un groupe entier en veillant à ce que chacun suive le rythme, sans pour autant faire l'impasse sur l'exigence technique. Apprendre, c'est prendre conscience de l'étendue de tout ce que l'on ne sait pas, l'accepter, et se mettre en difficulté pour progresser. Arriver à dépasser une difficulté est un but en soi, d'autant qu'il y a une inégalité devant l'apprentissage : les rythmes sont différents, certains ayant beaucoup plus de facilités que d'autres; la Maison populaire essaye de placer les gens à égalité : dans le mot "populaire", on retrouve également la notion d'accessibilité.

Ce sont les élèves qui décident du rythme du cours et qui peuvent à tout moment l'interrompre pour demander aux professeurs des explications. De la même manière, les danseurs les plus doués aident les autres à progresser.

La clé de l'enseignement de la Maison populaire est un subtil cocktail de ludique et de rigueur. Aujourd'hui, le constat est que la transmission technique passe, qu'un véritable groupe émerge. Lorsque le groupe sort au Caveau de la Huchette, un haut lieu de danse parisien, et que des danseuses de la Maison populaire sont invitées par des bons pratiquants d'autres écoles ou que des danseurs de l'association ne quittent plus la piste, cela prouve que l'apprentissage est de bon niveau et passe bien.

Mais il y a plus. Chacun vient pour le cours dans lequel il s'inscrit. Les élèves pourraient se croiser sans se rencontrer, se contenter de "consommer" le cours : on paye, on consomme et on repart. A la Maison populaire, ce n'est pas le cas : on travaille ensemble, on partage du temps avec les autres. A la fin du cours, on se propose de sortir danser ensemble, on se connaît, on échange.

Le rock (danse) et le rock (musique)

Tant que l'on n'a pas commencé le cours, il est impossible de savoir sur quelle musique on va danser. Apprendre à danser le rock, c'est aussi découvrir des horizons musicaux différents, apprendre à écouter, décortiquer la musique et l'apprécier. Aussi, Muriel et Philippe choisissent avec soin les musiques qu'ils utilisent dans leurs cours. Le but, au delà d'éviter d'entendre à chaque cours toujours la même chose, est de faire découvrir de nouveaux morceaux sur des thèmes particuliers mais aussi de stimuler le sens de l'écoute chez les élèves en mettant en avant les différences entre les genres musicaux composant le rock. De cette manière, les élèves ouvrent leur palette d'écoute musicale et enrichissent leur connaissance de la musique.

Ainsi écoute-t-on de la variété, du rock américain des années 60, du jazz ou encore du boogie. Parfois même, un cours est réservé à un chanteur. C'est un apport au niveau culturel et ceci peut donner également la volonté à un danseur de " passer de l'autre côté " et de se mettre à faire de la musique. Il pourra alors découvrir les nombreux cours de musique proposés par la Maison populaire.

Au delà de ce lien, certaines collaborations voient le jour entre les professeurs de rock et des professeurs de musique. Ainsi, l'an dernier les élèves du big bang (1) avaient joué pour les élèves danseurs. Ces derniers ont été impressionnés et heureux de danser sur une musique faite par des gens en apprentissage, comme eux. De la même manière, les joueurs du big bang ont été ravis de pouvoir jouer pour des danseurs. Cette année, cette collaboration doit se reproduire pour les « 40 ans de la Maison pop » et le moins que l'on puisse dire est qu'il y a une véritable attente des élèves du big bang qui ont envie de jouer pour les danseurs tout autant que les danseurs ont envie de danser sur une musique faite par le big bang. Cette année, la collaboration s'étendra au cours de chorale.

Définitivement, on n'est plus du tout dans la notion de consommation, mais bien dans celle de partage. Les élèves des différents cours se rencontrent et voient ce qui se fait dans d'autres ateliers. Ils resserrent des liens déjà étroits entre musique, chant et danse; l'idée est de dépasser le cadre du cours pour créer un lien. Mélanger les activités permet de les faire découvrir et de donner envie aux élèves d'en faire d'autres. De nouvelles pistes de collaborations sont également à l'étude. Alors, pour ceux qui ont été convaincus, à l'année prochaine !

Sébastien CHAZALLET

(1) big bang : groupe de jazz de la Maison populaire

Du côté des commissions

Au travers du journal LA BALEINE, vous pouvez suivre les réflexions et travaux de ces commissions.
N'hésitez pas à nous faire part de vos remarques et suggestions.

Commission "Diffusion culturelle"

Des doutes planent sur le fait que la Maison populaire soit réellement populaire. C'est sembler méconnaître ce qui se fait réellement dans « notre » maison, son projet et ses valeurs.

Rappelons que la Maison populaire a pour ambition d'aller au-delà de la culture « pour » tous pour aller à la culture « par » tous, par le biais de la culture et des loisirs.

C'est donc mêler à la fois des projets de diffusion culturelle à travers le Centre d'art contemporain et la salle de concerts l'Argo'notes, des projets de mise en relation des œuvres et des artistes avec des publics variés, dont les scolaires, et des pratiques amateurs à travers les ateliers. Belles rencontres ainsi de différents publics avec les artistes et leurs œuvres, belles rencontres aussi à travers les pratiques, découverte de soi-même, des autres, découvertes des matières, des différents univers des champs culturels : pluralité des activités, pluralité et diversité des publics, pluralité et diversité des créations.

Les membres de la commission se sont tous reconnus dans ces objectifs.

Cela dit, au-delà de la remise en cause de l'aspect populaire de notre association, la question de l'élargissement de la fréquentation de la Maison populaire reste légitime, en sachant que cette question se pose dans tous les secteurs de la culture et que tous les responsables de lieux culturels y sont confrontés.

La commission « Diffusion culturelle » s'est donc réunie quatre fois pour mettre tout à plat et tenter de proposer différentes solutions pour rendre toujours plus accessible la Maison populaire :

- nouveaux ateliers pour atteindre des publics qui, aujourd'hui, ne viennent pas ou peu à la Maison populaire ?
- nouveaux partenariats qui permettent des croisements de publics venant d'horizons différents et qui se retrouvent sur une thématique commune, sur un temps donné ?
- nouvelles tranches horaires ?
- augmentation des propositions de stages ?
- nouvelles stratégies de communication ?
- meilleure signalétique ?

C'est donc sans tabous que les membres de la commission ont travaillé et la réflexion n'est pas terminée. Ces différentes pistes, car il s'agit bien de pistes, devront être confrontées avec la réalité budgétaire dont on peut craindre, hélas, la rigueur annoncée.

Claire PESSIN-GARRIC

Commissions "Convivialité" et "Journal - communication"

La commission Convivialité propose aux adhérents des sorties, des promenades pour aider à la connaissance de nouveaux sites. Ces rencontres où la gratuité est privilégiée se déroulent sur une demi-journée, une journée voire un week end. (Sortie en Baie de Somme par exemple). En effet, elle peut décider sur propositions de ses membres d'organiser des voyages. Les frais sont intégralement pris en charge par les participants.

Elle peut prévoir également des soirées dansantes en lien avec les ateliers de danse.

La commission Journal rassemble toutes les bonnes volontés rédigeant des articles sur la vie de l'association ou sur des sujets d'intérêt général. Bien sûr les participants doivent s'organiser de manière à assumer la totalité de « l'intendance » liée à la parution du journal.

Chacune de ces commissions se réunit en moyenne une fois par mois. Toutefois, au moment du « bouclage du journal », les séances de relecture peuvent être plus rapprochées. Encore qu'Internet facilite grandement les échanges entre les membres de la commission.

La commission Convivialité comme la commission Journal-communication recherchent de nouveaux membres afin de redynamiser chaque groupe. Tous les renseignements peuvent être obtenus auprès de la présidente Marie-Thérèse Cazanave, de la vice-présidente Régine Ciprut et de la directrice Annie Agopian.

Rose-Marie FORCINAL

Commission "Vie démocratique"

La Commission Vie démocratique se propose cette année, en réponse à l'interpellation de Madame la Maire en réunion de l'assemblée générale du 24 janvier 2008, de travailler sur les tarifs pratiqués. Il s'agit de contribuer, à rendre les activités de la Maison populaire plus accessibles à certaines catégories de la population.

Quatre réunions ont eu lieu à ce jour. Après des débats de fond sur les activités, il a été décidé de réaliser un sondage permettant de mieux connaître les profils des adhérents de la Maison populaire.

Et, par ailleurs, une mise à plat des tarifs pratiqués à la Maison populaire sera faite, en les comparant à ceux d'autres associations de la ville de MONTREUIL et des villes avoisinantes, ainsi qu'à ceux des cours particuliers privés concernant l'apprentissage d'instruments de musique.

La commission ne souhaite pas mettre en cause le fonctionnement de la Maison populaire ni en exclure qui que ce soit. Il sera peut-être envisagé de pratiquer des tarifs qui tiennent compte des ressources. Là encore, votre avis nous intéresse.

Régine CIPRUT

vendredi 19 juin à la maison populaire Repas de quartier

...l'occasion de partager vos spécialités culinaires, de découvrir celles des autres et de faire connaissance avec les adhérents d'autres ateliers.

samedi 20 juin au parc Montreau Fête de la Ville

Partager en réseau votre vision de la ville

de 14 heures à 19 heures

avec la Maison populaire et le service Nouvelles technologies de la Ville.
(Stand près du Musée de l'histoire vivante)

Nous vous attendons pour élaborer ensemble des cartes collectives de Montreuil sur le web.

Venez déposer à notre stand vos images, vidéos, sons, textes, tous ces trésors stockés sur vos téléphones portables, clés web, papier ou réalisés durant la fête... pour alimenter cette carte gourmande.

Sur place, fabriquez des capteurs et déambulez dans le parc pour capter des éléments qui influencent notre environnement, tels que l'air que nous respirons, les sons qui nous entourent...

Pendant la fête, vous pourrez consulter la carte interactive « **La Métacarte** » qui vous rappellera le détail des activités ci-dessus, vous permettra de vous situer dans le parc, de rechercher un stand, de retrouver des amis et de regarder les portraits-reportages qui seront réalisés dans le parc au fil de la journée par Web-TV Montreau.

Toute l'équipe vous attend pour que vous deveniez avec nous des internautes contributeurs et pour vous donner un exemple de ce que peut être l'expression multimédia citoyenne.

Vous pourrez prolonger la discussion au bar animé par les adhérents de la Maison populaire, lesquels vous renseigneront sur la centaine d'activités que propose l'association chaque année.

Votre aide sera la bienvenue sur le stand...faites-vous connaître !

Touches pas à mon Web ! Internet : culture et liberté ?

Table ronde autour de la musique de 16 h à 18 h

"tu surfes, tu laisses tes traces !"

"tu télécharges gratis, chao le web !"

"garder ma liberté, en payant quoi, combien, à qui ?"

Un nouveau modèle favorable à la fois à la création, aux artistes, aux libres échanges et à la diversité culturelle est-il encore possible après la loi Hadopi ?

Nous vous invitons à en débattre ensemble autour d'une table ronde avec des invités parmi lesquels **Issam Krimi**, musicien, co-leader de Music Unit label indépendant, (groupement d'artistes composé de plusieurs sociétés réunissant les activités complémentaires de la production musicale et dont les capitaux sont détenus par les musiciens eux-mêmes) et **Jérémie Zimmerman**, ingénieur-consultant en technologies collaboratives et responsable asso-ciatif à l'April, co-fondateur de La Quadrature du net.



Les Infos de la Baleine

9 bis rue Dombasle

93100 Montreuil

téléphone: 01 42 87 08 68

télécopie: 01 42 87 64 66

bonjour@maisonpop.fr

www.maisonpop.com

Administration et Rédaction de la commission Journal-communication

Directrice de publication
Marie-Thérèse CAZANAVE

Rédactrice en chef
Rose-Marie FORCINAL

Rédacteur adjoint
Olivier DURAND

Comité de rédaction
Serge D. ANCEAU
Monique DUBOST
Sébastien CHAZALLET
Rose-Marie FORCINAL
Françoise RIOUX

Maquette
Sylvie CHIQUER

Imprimé à la Maison populaire - juin 2009